

AVANT-PROPOS

J'ai été le secrétaire de Claude François de 1964 à 1969, cinq années où j'ai partagé son quotidien. Grâce à lui, j'ai connu les fastes de la célébrité : le luxe, les bolides, les palaces, les filles qui s'offrent à vous sur un claquement de doigts. Mais aussi les passe-droits. Nous circulions en voiture dans les sous-sols réservés aux ministres, pour nous dérober à la foule. Il nous arrivait de retarder le départ d'un avion de ligne afin d'arriver au plus vite à l'autre bout du monde !

La gloire possède aussi ses revers. Évoluant dans un monde d'illusions, la star est entourée de faux amis qui tissent avec elle des relations fondées sur le mensonge et la flatterie. Sans parler du harcèlement incessant des fans, qui l'oblige à passer sa vie cachée.

C'est pour toutes ces raisons que les vedettes se sentent si bien sur scène, le seul endroit où elles peuvent régner.

Une fois les projecteurs éteints, Claude François était rongé par la solitude ; et jamais il n'a pu

renouer avec l'anonymat, redevenir « Claude » tout court...

Avec sa sœur Josette, j'étais le seul à posséder les clés de son appartement du 46, boulevard Exelmans, où je l'emmenais se coucher à 3 heures du matin pour le réveiller à 13 heures.

« Lui, c'était moi, et moi, j'étais lui. » Le connaissant par cœur, j'aurais très bien pu répondre à sa place aux questions des journalistes. Je ne le considérais pas comme un employeur – nous étions unis par un lien fraternel. Pourtant, je me suis battu à plusieurs reprises contre lui et lui ai coûté une fortune en frais de réparation de voitures, sans qu'il me congédie pour autant. Adoptant ses mimiques, ses attitudes, ses habitudes vestimentaires, j'avais même fini par m'identifier à lui.

Je dévoile dans ce livre le vrai visage d'un chanteur populaire, des informations inédites et des facettes insoupçonnées de la vie de l'idole.

« CHRISTIAN, TU ES VIRÉ! »

Une nuit de février 1969, Claude me lance au téléphone: « Christian, tu es viré! », phrase que je ne prends pas d'emblée au sérieux, car chez lui les menaces sont monnaie courante.

S'il est tellement en colère contre moi, c'est que, pour la première fois, non seulement je refuse de satisfaire l'un de ses caprices, mais je lui fais front.

Il est 3 heures du matin en cette nuit où, alors que je croule de sommeil, il me demande avec insistance de filer au plus vite boulevard des Batignolles, à l'unique épicerie fine ouverte 24 heures sur 24, pour lui rapporter des dattes fourrées. Une friandise dont il raffole, tout comme le miel, les pistaches et les noix qui constituent la base de la pâtisserie de son Égypte natale.

J'ai beau lui faire part de mon extrême fatigue, il se montre intraitable et entame avec moi un dialogue qui ne cessera de s'envenimer:

— Tu devrais déjà être revenu, alors dépêche-toi, ne discute pas, je te rappelle que je te paye!

- Ah bon? Pour ce que tu me payes!
- Si tu refuses, prends garde à toi!
- Je t'emmerde!
- Pardon? Répète un peu...
- Je t'emmerde!
- Christian, tu es viré! Demain, tu passeras au bureau et Nicole te remettra ton chèque de licenciement!

C'est de cette façon, rageuse et orageuse, que Claude François a mis fin à mes cinq années de bons et loyaux services à ses côtés.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, sa décision ferme et sans appel m'indiffère. Je suis las de l'assister 18 heures sur 24, la semaine comme le week-end, en échange d'un salaire de misère, sans qu'il m'offre la perspective de gagner du galon en m'élevant, par exemple, au grade d'attaché de presse!

Las de refouler chaque dimanche, à l'aide d'un jet d'eau, les fans qui escaladent les murs d'enceinte du Moulin de Dannemois!

Las de ne pouvoir m'octroyer un seul jour de vacances!

Si son comportement me laisse de marbre, je suis toutefois étonné d'être évincé de mes fonctions pour une simple histoire de dattes fourrées, sachant que nous avons de nombreuses fois su nous réconcilier. Je me suis battu quatre fois contre lui, lui ai coûté une fortune en frais de réparation de voitures, j'ai endommagé sa Gibson... Et j'ai même eu

des gestes vengeurs à son endroit, sans qu'il m'en tienne rigueur.

Un soir, dans l'ascenseur, il se met à me pincer violemment et, pour lui faire savoir comment je m'appelle, je lui tords tout de go les testicules... Non seulement, il met un terme définitif à ses pulsions féroces, mais il me garde au sein de son équipe.

À l'occasion d'une tournée, Claude est au volant de sa voiture, son imprésario Paul Lederman installé à ses côtés, tandis que les Clodettes et moi-même occupons les places arrière. Là, je veille à ce que son costume de scène, suspendu à la vitre, ne soit pas froissé – d'autant que je viens de le récupérer chez Camps, place de la Madeleine, où, selon la volonté de Claude, on en a raccourci la doublure.

Nous nous trouvons à deux cents kilomètres de Paris quand il me pose cette question : « Christian, tu as bien fait comme je t'ai dit, les doublures ont été rallongées ? »

Comme je lui rappelle qu'il m'a demandé de faire l'inverse, il propulse son break américain à cent cinquante à l'heure, qui soudain s'agite dans un nuage de poussière et nous secoue sèchement. « Tu vois, Paul, je suis entouré d'une bande d'abrutis, lance-t-il à Lederman. Et toi, tu ne dis rien ! Évidemment, depuis que tu as ton gosse, tu ne penses plus qu'à t'occuper de lui ! »

Puis il stoppe le véhicule, ouvre ma portière d'un geste rageur, se saisit du costume pour constater le

travail accompli par le tailleur et, furieux, le lance dans la nature. Je descends à mon tour, le récupère dans un champ de maïs et le jette plus loin encore tout en lui disant : « Tu m'emmerdes, je pars ! »

Je traverse la nationale et, comme je n'ai pas un sou en poche, je fais du stop pour rejoindre la capitale, pendant que sa voiture s'éloigne à vive allure.

Dix minutes plus tard, en ce week-end où les routes sont encombrées, j'aperçois au loin les phares du break qui se dirige vers moi. Le conducteur aux Ray-Ban me somme de monter dans son bolide et, même s'il règne à bord un silence glacial, je ne suis pas « viré ».

Depuis ces différentes scènes de querelle, il s'est écoulé plusieurs années pendant lesquelles j'ai fait preuve envers lui d'un dévouement aveugle, au point qu'il ne peut plus se passer de mes services et me considère comme sa « propriété ». Mais en cette nuit de février, à l'instar de mon prédécesseur Ticky Holgado qui, lassé d'être son souffre-douleur, l'a quitté pour intégrer l'équipe de Johnny, j'ai atteint le point de non-retour.

Le lendemain matin, je me rends comme il se doit au siège de l'entreprise du chanteur, rue Clément-Marot, où je constate avec étonnement que l'ensemble des membres de son équipe, faussement concentrés sur leur travail, me fuient du regard. Cette impression se confirme quand, muni de l'attaché-case et des clés de Claude, je

franchis le seuil du bureau de Nicole. D'habitude chaleureuse avec moi, elle me salue du bout des lèvres et, distante, tendue, m'adresse ces mots significatifs : « Voilà, Christian, Claude ne désire plus te voir ! »

À cet instant, défilent dans ma mémoire cinq années de complicité avec un chanteur. Cinq années dont, soudain, il ne reste plus rien.

Balayés, nos moments de confidences, mes gestes consolateurs à son égard, quand il épanchait son chagrin après le départ de France Gall.

Balayée, cette joie de vivre retrouvée lorsque je lui ai présenté Isabelle, qui lui a succédé dans son cœur.

Balayé, ce silence complice au sujet d'un accident de voiture qui eût pu compromettre sa carrière...

Dès le « divorce » prononcé, de nombreuses personnes m'ont apporté leur précieux soutien. Parmi elles, mon ami Hervé Vilard qui fut témoin du comportement souvent capricieux, parfois humiliant, de l'idole à mon endroit. Ainsi que de sa légendaire avarice.

À ce propos, sa comptable en personne, elle-même exploitée, n'a pas tardé à se manifester pour me faire part de sa solidarité. Grâce à elle, j'ai appris que, pour arranger ses affaires, Claude prélevait sur ma paye des charges salariales factices. Selon ses conseils avisés, j'ai saisi les prud'hommes, qui ont contraint le roublard à me verser des indemnités.

TOUS MES CHEMINS MÈNENT À CLAUDE

Ma sœur aînée, la petite dernière et moi-même sommes attablés dans la cuisine parentale où, raides sur nos chaises, nous nous évertuons à rester discrets, tant le climat familial est peu propice à l'épanouissement des enfants.

Les yeux rivés sur mon assiette, je fuis le regard de mon père car je redoute la question qui tue.

Soudain, le silence pesant se rompt, et advient ce que je craignais : « Christian, tu as fait tes devoirs ? » À ces mots, je me précipite dans ma chambre et, pétrifié, lui apporte mon livret scolaire. Mon mère le scrute d'un regard sévère puis, tandis que monte le ton de sa voix, il entame son sempiternel interrogatoire, qu'il conclut en des termes que je connais par cœur : « Tu es un bon à rien, quitte la table et file dans ta chambre ! »

Sans me le faire dire deux fois, je m'exécute et, alors qu'il m'emboîte le pas, il découvre dans mon « domaine » des affiches des Chaussettes noires et de Johnny Hallyday que, d'un geste furieux, il arrache

du mur. Sachant ce qui m'attend, je me protège les oreilles avant de recevoir une immense gifle. « Je ne veux plus voir ces conneries, ne recommence surtout pas! lance-t-il, furieux. Je reviens dans une heure pour te faire réciter tes leçons et, demain, je t'emmène chez le coiffeur!»

Sa punition suprême consiste à me faire couper les cheveux très courts, en brosse, afin que je sois la risée de mes camarades de classe. Et, rien que de penser à la scène d'humiliation du lendemain, je pleure de chaudes larmes qui coulent sur mon livret scolaire.

Une adolescence à l'abandon

J'ai quatorze ans et, en cette orée des années 1960, j'habite avec ma famille au cinquième étage – sans ascenseur – d'une HLM située entre la porte de Versailles et la porte de Vanves, dont la salle de séjour donne sur un immense terrain vague où viennent s'affronter les blousons noirs.

Scientifique, polyglotte et féru d'aviation, mon père est ingénieur chimiste. Pour son travail, il s'absente souvent à l'étranger. La tendresse est un territoire inconnu de lui, et seules comptent à ses yeux les études et la réussite scolaire, des domaines qui me sont étrangers. Sans que j'en connaisse la cause, je cultive une passion secrète pour le monde du spectacle, et en particulier pour les chanteurs.

Mais il m'est formellement interdit de posséder le moindre disque. De toute façon, à la maison, il n'y a pas d'électrophone.

Ma mère, quant à elle, est une femme au foyer au physique attrayant, dont la personnalité est diamétralement opposée à celle de mon père. Futile, distraite, midinette, elle passe le plus clair de son temps à faire les magasins en compagnie de ses amies. Une aubaine pour moi, qui peux profiter de l'absence parentale pour me consacrer à mes loisirs.

Chaque année, mes copains et moi-même attendons avec impatience la Foire de Paris, cette manifestation qui se déroule porte de Versailles à quelques centaines de mètres de chez moi. N'ayant pas le sou, nous y pénétrons après avoir escaladé les clôtures du Parc des Expositions et, là, nous assistons, les yeux écarquillés, à des combats de catch, des numéros de ventriloque ou des concerts. C'est ainsi que je m'enflamme pour Nancy Holloway, une chanteuse de rock noire américaine, encore débutante à cette époque, accompagnée à la guitare par un jeune inconnu : Nino Ferrer.

Le spectacle agit sur moi comme un puissant dérivatif, et c'est comme au sortir d'un rêve que je gravis quatre à quatre l'escalier qui me ramène à la maison. Conscient que je suis en retard et que le pire est à craindre, je sonne timidement. Je n'ai pas le temps de reprendre mon souffle qu'une